

LAO Ma

# TOUT ÇA VA CHANGER

Récits traduits du chinois  
par Lucie Modde



*Éditions  
Philippe Picquier*

Titre original : *Deng yi huis*

© 2012, Lao Ma

© 2015, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française  
Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex  
[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*En couverture* : © Phang Vincent

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1091-5

## *Lettre d'adieu*

Chers professeurs, chers camarades,

Quand vous lirez cette lettre, je ne serai plus de ce monde. Le paradis aura gagné un doctorant.

L'idée de suicide prit racine dans mon esprit du temps où j'étais lycéen. Mais je m'étais alors dit que, dans la société actuelle, il n'y avait rien de plus dégradant que de se donner la mort avant d'avoir obtenu un diplôme universitaire ; j'avais donc serré les dents et travaillé dur. Une fois admis à la fac, j'avais prévu d'attendre la cérémonie de fin d'études pour faire mes adieux définitifs à ce monde.

Mais la réalité est cruelle. Au bout de quatre ans, je pris conscience que tout le monde avait un diplôme et qu'un étudiant de niveau licence n'avait aucune légitimité à se suicider. Je n'eus pas d'autre choix que de poursuivre mes études ; renonçant à entrer dans le monde du travail, je passai deux âpres années à préparer l'examen d'entrée en master, que je réussis. Du temps de ma licence, mes parents avaient dû vendre légumes, céréales, et jusqu'à leur sang pour régler mes dépenses frais d'université ; afin de me payer mon master, ils durent vendre le seul toit qu'ils possédaient, une bâtisse de trois pièces tombant en ruines.

Si, une fois mon diplôme de master en poche, je ne me suis pas jeté d'un toit, c'est que l'essor fulgurant

du secteur de l'enseignement supérieur a entraîné une dévalorisation considérable des formations. Une fois de plus, il me fallait repousser la date de ma mort. Décidant d'œuvrer pour l'estime et le respect des suicidés, je fis le vœu de ne passer à l'acte qu'une fois devenu docteur. Enfin, mon rêve est devenu réalité : me voici digne du sacrifice de mon père, qui s'est séparé d'un de ses reins pour payer mes études. Je peux désormais dire avec fierté : « Je suis un suicidé instruit et diplômé... »

Tout est vraiment trop compliqué aujourd'hui, la preuve : on doit attendre d'avoir une thèse pour mettre fin à ses jours... Enfin, j'ai obtenu une excellente note à ma soutenance et hier, à l'occasion de la cérémonie de remise des diplômes, j'ai pu porter mon chapeau de docteur. Je peux donc m'en aller la tête haute, le cœur en paix.

N'oubliez pas de faire figurer le titre de « docteur » à côté de mon nom sur ma stèle ou sur l'urne qui recueillera mes cendres.

Adieu.

XXX, le .../.../...

## *Toute-puissance*

Sans cette maudite truie, ma réputation au sein du village serait restée inégalée.

Il y a vingt ans, j'ai été le seul de chez nous à entrer à l'université ; aujourd'hui, vingt ans plus tard, je reste le seul à avoir fait des études.

Le jour de l'affichage des résultats, mes voisins y sont tous allés de leur chapelet de pétards. Certes, c'était mon père qui les leur avait distribués grâce à l'argent du cochon qu'il avait vendu pour l'occasion, mais qu'importe : en un instant, je suis devenu l'espoir et la fierté des miens, et de tout le village avec eux. Autant dire que les histoires vantant mon intelligence et mon application ont longtemps circulé dans les chaumières.

Habitué depuis toujours à une vie dure, quand un enfant de paysans monte à Pékin, il emmène avec lui son sens de l'épargne. Au cours des quatre années que durèrent mes études, je ne rentrai pas une seule fois chez moi pendant les vacances, parvenant ainsi à alléger sensiblement la charge pesant sur les épaules de mes parents.

Je dus économiser sur mon salaire jusqu'à l'hiver suivant l'obtention de mon diplôme pour pouvoir rassembler l'argent me permettant de rentrer chez les miens.

Malgré ces quatre années d'absence, je fus accueilli à bras ouverts. J'observai bon nombre de nouvelles têtes, filles et garçons, à qui on avait donné mon prénom.

Le défilé des voisins dura tout le mois de janvier. La maison de mes parents ne désemplissait pas de visiteurs, l'écorce des graines qu'ils grignotaient faisait par terre comme un matelas moelleux qui crissait sous les pas. Les aînés s'asseyaient en tailleur sur le *kang*<sup>1</sup> et faisaient crépiter leur pipe. Moi qui étais le seul parmi les plus jeunes à avoir le droit de profiter de sa chaleur, j'avais l'impression de siéger sur une estrade.

Je veillais à traiter mes aînés avec respect en utilisant l'appellation qui leur était due : *ye* et *nai* pour les plus âgés et, en fonction de ma relation de parenté avec eux, *bo*, *shu* ou *jiu* pour les hommes et *lao*, *shen* ou *yi* pour les femmes. Tous aimaient à revenir sur les aventures qui m'étaient arrivées petit, déclenchant l'hilarité générale à chaque fois qu'ils les racontaient. Jouant mon rôle consciencieusement, je riais volontiers moi-même d'histoires pourtant depuis longtemps effacées de ma mémoire. Ces touchantes aventures mettant en scène mon intelligence, ma maturité et mon dévouement innés me rappelaient vaguement l'*Histoire de Lei Feng*<sup>2</sup>. En revanche, j'étais à les entendre le grand absent des méfaits que commettent habituellement les enfants de paysans : jamais je n'avais participé à la moindre maraude d'abricots, battue au serpent ou chasse aux œufs.

---

1. Lit de briques chauffé par en dessous qui constitue un élément traditionnel du mobilier dans le Nord de la Chine.

2. Lei Feng, véritable héros de la propagande communiste, est l'équivalent chinois du Stakhanov soviétique.

San Ye, un de mes grands-oncles, était la personne la plus cultivée de la famille. Après avoir passé plusieurs jours de suite assis sur notre *kang*, il m'interrogea, les yeux mi-clos, sur des sujets de première importance.

« Comment gagnes-tu ta vie ?

— J'enseigne, répondis-je.

— Ah, tu es professeur, fit-il en acquiesçant.

— Non, assistant, le corrigai-je.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? me demanda-t-il en ouvrant grand les yeux.

— C'est quelqu'un qui assiste, qui aide un professeur dans son travail, expliquai-je en m'efforçant d'être le plus clair possible.

— Ah, rien que ça... C'est encore plus fort que ton professeur puisque sans toi il ne s'en sortirait pas ! »

Il se remit à branler du chef, mouvement qui gagna bientôt toutes les têtes de l'assemblée.

« Tu es professeur d'arithmétique ou de chinois ? » demanda-t-il encore. Pour lui, l'école ne comptait que ces deux matières.

J'hésitai un instant, puis articulai : « De chinois. » J'avais peur de me compliquer la vie en répondant en dehors du choix qu'il m'avait donné.

« Aaah, les mots et moi, ça a toujours été compliqué. L'arithmétique, par contre, ça me connaissait ! Je pouvais réciter mes tables de multiplication sans faire une seule faute ! Dans ma jeunesse, j'ai même été le comptable de l'équipe de production, additions, soustractions, multiplications, je savais tout faire... j'étais moins bon en divisions. Avec l'âge, j'ai presque tout oublié ! » s'esclaffa-t-il très dignement.

Cette année-là, je passai un Nouvel An très heureux. Le village était en pleine ébullition.

Je revins deux ans plus tard, pendant les vacances d'été.

Hors période du Nouvel An, l'atmosphère était moins festive, et les visites à mes parents furent moins nombreuses. San Ye ne revint pas s'entretenir avec moi de questions importantes, il était mort l'année précédente.

Alors que je m'apprêtais à avancer mon retour à Pékin, ma mère me demanda, les larmes aux yeux, de rester deux jours de plus. Je n'eus pas d'autre choix que d'accepter. Comme je regrette aujourd'hui cette décision ! Si j'avais tenu bon, ma réputation serait encore intacte.

La veille de mon départ, une forte pluie s'installa. Le bruit de quelqu'un frappant hâtivement à la porte me réveilla au beau milieu de la nuit. La femme de ce petit gros de Sanpangzi, qui habitait la cour est avec sa famille, hurlait sans discontinuer, le souffle court, que sa truie était tombée malade et qu'elle avait besoin que j'aille la soigner. Je lui expliquai en grimaçant que je ne savais pas soigner les cochons, que j'avais étudié la philosophie. Elle répliqua sans se démonter que quand on est allé à l'université, on sait tout. Elle ajouta qu'elle n'avait pas de quoi me payer pour le moment mais que si je guérissais sa truie, je verrais la couleur de son argent, et qu'elle se débrouillerait pour me faire livrer deux gros pieds de porc pour le Nouvel An.

Finalement, je ne fis pas le trajet sous la pluie jusqu'à sa porcherie. Ça n'aurait servi à rien. La bête mourut ; elle la pleura haut et fort, sa truie adorée, et m'accabla de reproches. La nouvelle



parvint rapidement aux oreilles de la bonne moitié du village. Mes parents reçurent l'affront de plein fouet et, le lendemain, à l'heure de mon départ, je lus de la déception dans leurs yeux.

Cela fait longtemps que je suis rentré chez moi. Il paraît que les villageois font encore des gorges chaudes du récit de mon incapacité à soigner les cochons, que c'est une de leurs meilleures histoires. Dire que je dois à une truie de m'avoir traîné au bas de mon piédestal ! On a changé le prénom des enfants qu'on avait baptisés après moi. Le mouvement dénonçant l'inutilité des études fait là-bas chaque jour plus d'adeptes.

Je viens de me faire rembourser le billet de train que j'avais pris pour rentrer au Nouvel An. Je n'ai pas le courage d'affronter les yeux tantôt moqueurs, tantôt déçus des gens de chez moi. En revanche, j'ai décidé de me lancer dans des études vétérinaires, pour laver mon honneur et faire entrer ce credo dans la tête de mes compatriotes : « Les philosophes peuvent aussi soigner les cochons » !

## *Je suis désolée*

Je suis désolée, je vais commencer par quelques réflexions personnelles. Ah, il y a une expression chinoise pour dire ça, alors, euh, comment c'est déjà, ah oui, l'histoire de la pierre qui attire le jade... ah non, la brique ! C'est ça, désolée, « exposer ses briques pour que les autres vous montrent leur jade », ce qui veut dire qu'on présente ses idées, même si elles sont nulles, pour faire avancer la discussion, c'est bien ça ?

J'ai vécu vingt-deux ans aux Etats-Unis, je ne suis rentrée que depuis trois mois. Désolée, *sorry*, je ne suis pas très au fait de la réalité chinoise, je n'ai plus trop l'habitude. Aujourd'hui, mes chers collègues, collaborateurs, compatriotes, camarades, confrères... Vous voyez, je n'arrive même pas à m'exprimer correctement. A vrai dire, je m'en sortirais mieux en anglais.

Je suis désolée, cela fait longtemps que je n'ai pas parlé chinois, j'ai perdu l'habitude, j'espère que vous ne m'en voudrez pas trop. Ah oui, voilà, le débat du jour s'intitule : « Comment donner plus de poids à la culture traditionnelle dans l'enseignement universitaire ? » De mon point de vue, les Etats-Unis s'en sortent mieux que la Chine dans ce domaine, ils ont des *ideas*, comment dit-on ça déjà, ah oui, des idées

bien plus avancées que les nôtres. Les enfants américains sont sensibilisés à la notion d'égalité, par exemple, ils appellent leurs professeurs et parents par leur prénom, alors qu'ici, comment dire, il faut se référer au grade, à la profession. Prenez mon exemple : je viens d'être nommée vice-présidente de l'université Dongjiang, donc les professeurs et étudiants m'appellent « vice-présidente Yu ». Je trouve ça pénible, je préférerais que tout le monde m'appelle Mlle Yu. Aux Etats-Unis, tous mes collègues m'appelaient « Miss Yu » (ça veut dire « Mlle Yu »), comme je suis encore plutôt jeune... pas tant que ça non plus, mais je fais plus jeune que mon âge. Attention, l'âge des femmes est un secret, je ne donne pas le mien à moins qu'on me le demande. Après, vous pouvez toujours essayer de deviner... Allez, celui qui trouve aura un cadeau, à vos paris ! Désolée, je sais bien à quel point il est difficile de me donner un âge... ce sera donc une *surprise*, vous n'allez pas en revenir !

Où en étais-je ? Ah oui, j'ai vécu vingt-deux ans aux Etats-Unis, je ne suis pas très au fait de la réalité chinoise, je suis désolée...

Ah, *sorry*, pardon. Merci au modérateur, n'est-ce pas ? J'ai dépassé de quarante minutes le temps qui m'était alloué. Ah, *sorry*, jamais je n'aurais imaginé que le temps passerait aussi vite. Pour résumer mon intervention en une phrase : comme j'ai vécu vingt-deux ans aux Etats-Unis, j'ai beaucoup de mal à me réhabituer à la Chine, je suis désolée. Je suis extrêmement honorée d'avoir été nommée vice-présidente, mais je me sens encore très étrangère. Aux Etats-Unis, la fonction de président d'université est très différente : le salaire est excellent et les conditions de

travail idéales. Là-bas, j'avais ma secrétaire, mon assistant ; ici, j'ai beau être vice-présidente, mon salaire n'atteint pas le tiers de celui que je touchais là-bas... Mais j'oublie l'heure, merci au modérateur de me le rappeler aussi gentiment. Je n'en ai plus que pour une minute. J'ai vécu vingt-deux ans aux Etats-Unis, je suis désolée...

## *Une connaissance*

A la pause, les chercheurs chinois et étrangers qui participaient au colloque se retrouvèrent dans le hall pour profiter d'une tasse de café ou de thé agrémentée de gâteaux et de fruits. Des petits groupes de discussion se formèrent au gré des rencontres : certains faisaient les présentations, d'autres se retrouvaient entre vieux collègues, d'autres encore donnaient leur avis sur le thème à l'honneur, tout cela dans une atmosphère bon enfant.

Rien de plus courant que ce genre de colloque dans le milieu universitaire. Celui-ci était qualifié de « congrès scientifique international », mais la plupart des professeurs d'université et des chercheurs qui y participaient étaient de nationalité chinoise. En quelques endroits seulement voyait-on la chevelure blonde ou la peau noire d'un des rares intervenants étrangers émailler la foule. Les spécialistes d'un même domaine profitent de telles occasions pour se réunir et faire le tour de sujets qu'ils ne peuvent aborder avec leur femme ou leurs enfants, de peur de se heurter à leur indifférence. Le trivial et le concret de la vie quotidienne s'accommodent mal de discours abstraits, par ailleurs moins ardu qu'arides. Aussi les universitaires apprécient-ils particulièrement ces fêtes qu'on semble donner en leur honneur ; enfin, la

possibilité leur est offerte de discuter dans un cadre somptueux de sujets jugés ennuyeux par le commun des mortels ! Ajoutons à cela une organisation millimétrée : on y mange bien, on y dort bien, et on n'y court pas le risque de se faire remonter les bretelles par son épouse sous prétexte que la vaisselle ou le ménage n'ont pas été faits !

Lian Xin, professeur de son état, se sentait par conséquent d'excellente humeur. Il venait d'avaler quatre petits gâteaux exquis et deux verres de jus de fruit chaud ; il enchaîna avec un café. La tasse à la main, un sourire aux lèvres, il engagea la conversation avec un intervenant dont l'âge lui paraissait proche du sien.

« Bonjour ! Belle organisation, n'est-ce pas ? Le sujet est intéressant, les interventions de qualité, même le service est impeccable, lança M. Lian pour dire quelque chose.

— C'est vrai ! La société moderne a bel et bien contribué à éloigner les individus les uns des autres, une tendance renforcée par la mondialisation et l'avènement d'Internet. Qu'un colloque pose aujourd'hui la question de savoir comment combler cette distance me paraît tout à fait opportun, je dirais même plus, éminemment important. Et vous, qu'en pensez-vous ? »

Son interlocuteur, qui, seul dans son coin, s'était jusque-là contenté d'engloutir tout ce qui lui tombait sous la main, ruminait depuis longtemps le désir de s'exprimer ; il avait sauté sur l'occasion en or que lui offrait M. Lian.

« Vous avez parfaitement raison, et aucun des philosophes, praxéologues, sociologues ou psychologues qui participent à ce colloque ne vous donnera tort. Il nous appartient d'investir pleinement cette

problématique. Je trouve regrettable que les gens n'entretiennent plus de relations de bon voisinage et laissent prévaloir l'anonymat, l'éloignement et le manque d'empathie ; plus les cloisons sont fines et plus la distance est grande... reprit M. Lian en poussant un long soupir.

— L'homme est pourtant un animal social ! Il est dans sa nature d'interagir et de communiquer avec ses semblables ! Il ne peut vivre sans le soutien d'un groupe, d'une organisation, ou sans l'amour d'autrui ! Dire que l'homme se déshumanise, c'est terrible, renchérit l'autre.

— Votre accent vous trahit : vous venez du Sud du Jiangu ? demanda M. Lian.

— Vous avez l'oreille ! Je viens de Wuxi, mais je vis dans le Nord de la Chine depuis une trentaine d'années. Et vous ? interrogea à son tour l'homme, gagné par la curiosité.

— Du même endroit que vous, mais j'enseigne dans le Nord de la Chine, s'empressa de répondre M. Lian.

— Ça alors, j'enseigne également ! Nous voilà collègues. Puis-je vous demander où vous exercez, si cela n'est pas indiscret ? relança l'autre.

— Je suis professeur à l'université de Huadu, et vous ? répondit M. Lian, en proie à une grande excitation.

— L'université de Huadu ? C'est là que je travaille ! Je comprends mieux pourquoi votre visage me disait quelque chose... Dans quel département, si je puis me permettre ? repartit l'autre de plus belle.

— Le département de philosophie. Je suppose que vous travaillez pour celui de littérature ? avança M. Lian.

— Pas du tout, pour celui de philosophie, dans l'unité d'enseignement et de recherche de l'histoire de la philosophie chinoise. Et vous ? fit l'homme, quelque peu troublé.

— Comment vous appelez-vous ? Je suis Lian Xin, reprit M. Lian, qui perdait pied.

— Monsieur Lian, enchanté de faire votre connaissance ! Je suis Yang Xiang.

— Aaah, j'ai beaucoup entendu parler de vous, mais je ne vous avais jamais vu ! Quelle farce que nous nous rencontrions seulement aujourd'hui... Mon bureau se situe un étage en dessous du vôtre, mais j'ai généralement beaucoup à faire. Dire que nous ne nous sommes pas croisés une seule fois en trente ans alors que nous travaillons dans le même département, c'est un comble ! Ha ha ha... »

M. Lian partit d'un rire gêné.

« C'est vrai, nous sommes tous très pris, et cela fait bien longtemps que le département n'a organisé de réunion... Quoi de plus normal ? Sans ce colloque en terre lointaine, nous aurions pu ne jamais nous rencontrer ! Ha ha ha... »

M. Yang s'esclaffa à son tour, mais son rire avait quelque chose de forcé.



## *Une dédicace*

Wei Shang a toujours exercé son métier de professeur avec beaucoup de discernement, à la différence de bon nombre de ses collègues érudits qui font passer leur ego et leur sujet de recherche avant tout le reste – y compris leurs dirigeants.

Avec le congrès scientifique qui approche, M. Wei n'a pas une minute à lui : en plus de travailler d'arrache-pied à la préparation de ses dix minutes d'intervention, il s'est fixé pour objectif de trouver un moyen de se rapprocher de M. Fu Ya, le ministre qui doit leur faire l'honneur de sa présence.

Certains étudiants ont décerné à M. Fu le titre de politicien érudit. Il fait partie de cette élite cultivée encline à la réflexion, comme le prouvent les quelques publications qu'il a à son actif et qui traitent de notions comme l'idéal, les sentiments ou encore l'idéologie ; il a également dirigé une anthologie recensant les préceptes transmis par les martyrs de la révolution. Inutile de préciser que sa présence au colloque en relève considérablement le niveau.

Afin de profiter pleinement de cette occasion tombée du ciel, M. Wei n'a eu de cesse de reprendre sa communication jusqu'à ce que chaque phrase lui paraisse digne d'impressionner favorablement le ministre. Il a également écumé les librairies et les

bibliothèques de la ville pour se procurer chacun des ouvrages – ou plutôt chacun des « chefs-d'œuvre » – de M. Fu.

Arrive le jour de la conférence. Le papier de M. Wei est remarqué, c'est le moins qu'on puisse dire : laissant à d'autres le soin d'évoquer le thème du colloque, il célèbre le parcours universitaire et la probité morale de M. Fu en un panégyrique enflammé. « C'est après avoir lu vos livres que je me suis engagé dans la révolution ; votre pensée a été la source idéologique à laquelle j'ai puisé tout au long de ma vie, aussi bien pour mes études que pour ma carrière... » M. Fu tousote, les traits de son visage se modifient imperceptiblement, il semble vouloir interrompre M. Wei à plusieurs reprises mais se retient, par politesse, et reste assis sur sa chaise, droit comme un I, à jouer avec le couvercle de sa tasse. Pendant ce temps, de nombreux participants sortent les uns à la suite des autres et se ruent vers les toilettes, en proie à des réflexions connues d'eux seuls.

M. Wei profite de la pause pour présenter au ministre, avec force courbettes, les livres qu'il a acquis au prix de tant d'efforts, et demander une dédicace pour ces « chefs-d'œuvre ». Fronçant les sourcils, M. Fu écrit sur la page de garde de chacun des volumes : *Dans l'attente de vos corrections. Fu Ya*, tandis que son obligé se confond en remerciements.

Ces « chefs-d'œuvre » signés de la main du ministre occupent depuis lors une place de choix dans le bureau de M. Wei. Deux d'entre eux sont en permanence ouverts sur sa table, leur page de garde dédicacée offerte aux regards.

Et tous, invités ou étudiants, de s'exclamer lorsqu'ils rendent visite à M. Wei : « Des ouvrages de M. Fu ? Vous le connaissez ? »

La réponse de l'universitaire tombe alors, dédaigneuse : « Nous sommes de vieux amis ! A chaque livre qu'il sort, il me demande mon avis, mais je n'ai pas que ça à faire. Ceci dit, je finis toujours par lui envoyer quelque chose, sinon il se vexerait, à la longue... »

## *Rien de rien*

Je suis extrêmement déçu : je reviens presque bredouille d'un voyage aux Etats-Unis que j'ai eu bien du mal à organiser. Je puis dire en toute connaissance de cause que ce fâcheux état de fait est directement imputable aux Américains – tout comme ils sont les seuls responsables des frictions ayant jadis envenimé les relations entre nos deux pays.

L'objectif de ma mission était cette fois-ci d'étudier la fonction d'administrateur des affaires étudiantes. Je visitai donc différents campus, où je fus à chaque fois reçu par les personnes en poste qui me présentèrent leur travail. Les Américains ont l'étrange habitude de toujours vouloir que leur interlocuteur leur pose des questions, auxquelles ils s'efforcent ensuite de répondre. Dans mon cas, alors que j'avais l'impression d'aborder des sujets intéressants, je trouvais les réponses de mes hôtes souvent des plus navrantes : perplexes, ils se contentaient de hausser les épaules en formulant un « *No* » d'un ton gêné et contraint, ils ne savaient pas. Leur ignorance de chiffres on ne peut plus élémentaires m'a particulièrement frappé.

Mes questions n'avaient pourtant rien de compliqué, et n'avaient aucunement pour but de les embarrasser. En voici quelques exemples : « Dans

votre université, combien d'étudiants prennent quotidiennement leur repas dans les cantines du campus et combien mangent à l'extérieur ? »

Mon interlocuteur réfléchit longuement avant d'avoir un geste d'ignorance et de lâcher :

« *No*, je ne sais pas.

— Dans ce cas, combien d'étudiants résidant en dehors du campus prennent quotidiennement le bus pour venir, et combien viennent en métro, en vélo ou à pied ? demandai-je alors.

— *No*, je ne sais pas, dit-il en haussant encore les épaules.

— De combien de livres les fonds de la bibliothèque universitaire et des bibliothèques des différents départements disposent-ils, et combien d'ouvrages spécialisés de langue anglaise, française, allemande, japonaise, coréenne, chinoise et arabe comptent-ils dans le domaine des statistiques ? enchaînai-je.

— *No*, je n'ai jamais compté, répondit-il en secouant placidement sa vilaine tête chauve.

— Quelle est la proportion d'étudiants qui trichent lors des examens semestriels ? A quel genre de méthode recourent-ils en général ? Ecrivent-ils par exemple à l'avance des réponses sur leur table, ou bien se munissent-ils d'antisèches ? Dans le cas des antisèches, combien d'étudiants les cachent dans leur manche et combien d'étudiantes les collent sur leurs cuisses juste à la limite de leur jupe ? »

J'eus encore droit à un « *No* » !

« Combien de vélos disparaissent chaque année sur le campus, et dans quelle proportion leurs propriétaires sont-ils professeurs ou étudiants ? Combien d'élèves sont en général inculpés pour vol

et quelle sanction appliquez-vous ? D'autre part, j'aimerais savoir si vous avez plus de voleurs de sexe féminin ou masculin. »

Sans surprise, il me répondit : « *No.* »

Mes questions seraient-elles trop compliquées ? « Non ! » m'exclamai-je en mon for intérieur. En Chine, tous ceux qui exercent dans cette branche maîtrisent parfaitement ce type de sujets.

Ils étaient même ignorants de chiffres encore plus simples, comme par exemple : « A combien vous revient l'organisation d'un festival de chant choral ? », « Les différents départements financent-ils les activités sportives organisées par les étudiants, comme le tir à la corde, la course de fond ou autres ? Si oui, à quelle hauteur ? », « Si des étudiants aident un de leurs professeurs à déménager, prévoyez-vous de leur fournir des bouteilles d'eau minérale ? », et ainsi de suite.

Bref, en comptant toutes les universités que j'ai visitées, j'ai bien dû poser plus d'une centaine de questions. Alors qu'elles sont incontournables dans la pratique que j'ai de mon travail, aucun de mes collègues américains n'a été capable d'y répondre. Je ne comprends vraiment pas, ces chiffres seraient-ils secret-défense ? S'ils ne le sont pas, pourquoi ne pas me les donner ? C'est pourquoi j'estime que dans bon nombre de domaines (je ne dirais pas tous), la gestion des universités américaines présente des failles conséquentes, même dans le cas d'universités se targuant d'une réputation d'excellence. Et c'est précisément les domaines dans lesquels nous excellons. En conclusion, si je n'ai rien retiré de mon voyage à l'étranger, c'est parce que mes collègues américains ne connaissent rien à rien.

## *Les gens du Dongbei*

Je viens du Henan.

Je sais très bien que décliner avec autant d'honnêteté mon identité ne m'attirera jamais que mépris et ennuis. Cela fait déjà quelques années que je n'ose plus faire état de mon origine en public. Quand on me demande d'où je viens, je choisis soit d'esquiver, soit de déguiser la vérité. Je me suis déjà fait passer pour natif du Hunan, du Hebei, du Shanxi ou encore du Gansu, mais quel que soit le mal que je me donne pour le corriger, mon accent a la vie dure, et j'ai toutes les peines du monde à m'en débarrasser.

Cet indécrottable accent m'a plus d'une fois plongé dans l'embarras ; comme tout bon traître, il fait peser sur ma vie une menace constante. En effet, il suffit que ma véritable identité éclate au grand jour pour que je subisse les soupçons, la méfiance, les moqueries, l'indifférence, la distance, le rejet, le refus voire les attaques physiques de mes interlocuteurs. Bien sûr, à côté de celui des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, le destin des natifs du Henan est une vraie sinécure.

Ceux de mes ancêtres qui vécurent il y a plus de deux mille ans ont bien quelques âneries à leur actif – du genre tirer sur leurs plants pour les faire pousser plus vite ou attendre au pied d'un arbre qu'un lapin

passé<sup>1</sup> – mais ils n’ont jamais causé le moindre tort à personne. Quant à mes compatriotes actuels, quels que soient leur âge ou leur sexe, ils sont loin d’être tous retors, et seule une infime minorité d’entre eux est constituée d’escrocs. Je ne les en déteste pas moins : une crotte de rat suffit à gâcher une bonne marmite de soupe.

Vraiment, le Henan compte plus de gens bien que de malfrats. Pas besoin de remonter très loin, tenez, qui ne connaît pas l’héroïne du peuple Ren Changxia ? Ce n’est pas que je veuille me lancer des fleurs, les habitants du Henan ne sont bien sûr pas tous à son niveau. Ce que je veux dire, c’est qu’il y a des gens bien et des sales types partout, mais qu’il y aura toujours plus de gens bien.

Du coup, comme je ne pourrai jamais changer mes origines, je peux au moins m’employer à être quelqu’un de bien. Je suis déterminé à apprendre de tout un chacun, des Chinois du Shandong autant que de ceux de Shanghai, de Pékin ou d’ailleurs. Mais j’aimerais surtout avoir pour modèle quelqu’un du Dongbei, puisque, comme le dit la chanson, « Les gens du Dongbei sont l’incarnation de Lei Feng ».

Ce désir d’avoir pour ami quelqu’un du Dongbei me poursuit jusque dans mes rêves. Il serait un miroir dans lequel apprécier mon image, un mètre étalon auquel me mesurer ; grâce à lui, je pourrais identifier mes défauts et les amender, faire peau neuve en quelque sorte, et calquer ma conduite sur la sienne. C’est mon rêve le plus cher.

---

1. En chinois, les anecdotes à la source de ces expressions idiomatiques (qui signifient respectivement « être contre-productif » et « s’en remettre à sa bonne étoile ») mettent en scène des personnages originaires de l’actuelle région du Henan.



Ce rêve a fini par être exaucé. Grâce à une connaissance commune, un Chinois du Dongbei tout ce qu'il y a de plus typique est venu à moi : il avait besoin de mon aide pour régler une affaire épineuse. Une fois la première surprise passée, quel honneur ! Loin d'être effrayé à l'idée d'avoir obtenu la confiance de l'un de mes semblables, je maîtrisai à grand-peine mon excitation. Je donnai le meilleur de moi-même tout au long de cette affaire et parvins à un heureux résultat. Sous le coup de l'émotion, mon nouvel ami m'écrasa l'épaule de sa grosse patte, manquant la démettre au passage. Incapable de trouver les mots pour m'exprimer sa gratitude, il me fourra quelques billets dans la main, que je refusai poliment. Il me fit ensuite des cadeaux généreux, que je refusai également. Il se mit alors en tête de m'inviter au restaurant ; j'acceptai.

Le jour venu, nous avons tous les deux un peu trop bu. Lui était content que son affaire soit arrangée, moi j'étais heureux d'avoir un nouvel ami, nous avons donc enchaîné les toasts – je lui ai même rempli six fois son verre, c'est comme ça qu'on fait traditionnellement chez moi. Les gens du Dongbei sont vraiment des forces de la nature : il ne semblait faire aucun cas de tout l'alcool qu'il buvait. Il a pris ma main, l'a serrée fortement et m'a dit avec émotion : « Tu es mon bienfaiteur, et le meilleur ami que j'aie rencontré depuis que je suis né, le meilleur. Si tu as un tant soit peu d'estime pour moi, considère-moi comme un membre de ta famille. Il ne me reste plus qu'une tâche à accomplir avant de mourir : te rendre la faveur que tu m'as faite. Tout ce qui m'appartient t'appartient, la nourriture que je touche, mon argent, ma maison, mon fils, ma femme... Ah

non, non, ma femme est vieille et moche, elle fait peine à voir. Il faut que je te trouve une femme moderne, une femme qui sait jouer de ses charmes. Je prendrais comme une insulte, comme une marque de mépris que tu ne cherches pas à me revoir. C'est dans notre caractère à nous autres qui venons du Dongbei de rendre la pareille à nos bienfaiteurs, et ce ne sont pas des paroles en l'air. Le resto de ce soir, ça ne compte pas ! La prochaine fois que tu as un moment, viens donc dans le Nord, je te réserverai le meilleur hôtel, je ferai dérouler un tapis rouge en pure laine, je t'accueillerai avec toute la pompe qu'on met pour accueillir un chef d'Etat, je ferai venir des musiciens, je prévoirai des pétards, je t'emmènerai au mont Changbai. Il faut que tu me donnes une chance de te montrer ce dont je suis capable, de tâter de l'étendue de mon pouvoir. Chez moi, je fais littéralement ce que je veux, rien ne m'est impossible. Je peux faire s'écrouler dix immeubles d'un seul coup de talon. Tu ne me crois pas ? »

Si ! Emu aux larmes par la passion sincère des natifs du Dongbei, je le serrai dans mes bras en pleurant à chaudes larmes et lui dis, des sanglots dans la voix : « Avec ta loyauté en étendard et ton sens de l'amitié, tu ne démerites pas des tiens ! » C'est à ce moment-là que je compris à quel point la réputation des gens du Dongbei n'est pas usurpée : j'avais devant moi Lei Feng en chair et en os ! Face à un tel ami, je me sentais plus bas que tout. Je l'admirai éperdument d'être capable de prononcer de si belles phrases avec autant de sincérité alors que son affaire était réglée. Par la suite, il sombra dans une espèce de coma éthylique, et quand la serveuse vint avec l'addition, je dus avancer l'argent.

Environ un an et demi plus tard, alors que j'étais dans le Dongbei pour affaires, je me suis retrouvé dans sa ville. Je n'avais jamais cherché à le joindre avant, de peur qu'il ne fasse vraiment dérouler pour moi un tapis rouge en pure laine ou qu'il tienne absolument à m'en mettre plein la vue, je ne l'aurais pas supporté. Je sais très bien que ces gens-là n'ont qu'une parole. J'étais vraiment à deux pas de chez lui, mais après avoir longuement hésité, je n'osai finalement pas le déranger.

Le soir venu, je dînais dans un petit restaurant tout près de mon hôtel quand j'entendis soudain une voix familière. Je jetai un regard dans la direction d'où elle venait : c'était lui, mon frère d'armes, mon confident ! Par quel miracle du destin avions-nous été réunis ? Mon cœur se mit à battre la chamade ; les mots me manquent pour décrire la joie que j'ai éprouvée à tomber sur un ami aussi loin de chez moi. Je faillis me laisser aller à ma première impulsion et me ruer sur lui. Afin d'éviter que, sous le coup de mon apparition subite, il n'éprouve une excitation trop soudaine, je résolus de ménager mon effet (il avait des antécédents cardiaques). Je sortis du restaurant et composai son numéro ; la fenêtre devant laquelle j'étais posté me permettait de voir ses moindres faits et gestes. Il décrocha ; je lui annonçai, dissimulant à grand-peine mon enthousiasme, que j'étais dans sa région. Avec dans la voix le même enthousiasme, mon bon ami me déclara que je lui avais manqué comme personne et que mon souvenir hantait jusqu'à ses rêves, dans lesquels il m'invitait au restaurant. Puis il s'excusa, des regrets plein la voix : « Tu tombes mal, merde ! », il s'était hier envolé pour Canton où il avait à parler affaires. Il m'exhorta à

l'attendre, à ne pas repartir sitôt arrivé. Il pensait pouvoir rentrer dans le mois. Il parlait avec force mouvements de tête, et incitait de temps à autre d'un geste de la main ses amis attablés avec lui à faire moins de bruit.

Je lui dis que je ne pouvais pas l'attendre un mois. « Si t'es un vrai pote, reste donc quelques jours de plus et je m'arrange pour rentrer plus tôt, d'ici une vingtaine de jours, ça te va ? » Je lui expliquai que non, ça ne m'allait pas. Il s'échauffa : « T'es un vrai pote ou pas ? Te voilà rendu chez moi, et tu refuses de te poser ! Pour toi, je me débrouille pour être là d'ici dix jours, et tu n'as pas intérêt à dire non, je prendrai ça comme une insulte. »

Je raccrochai ; j'avais compris l'essence du caractère des gens du Dongbei. Un autre refus de ma part et il me traitait de sale Henanais.

Pff, j'aurais préféré qu'il vienne comme moi du Henan plutôt que d'entacher la belle image des gens du Dongbei.

## *Uniforme*

Sun Zixiao dit que toute sa vie il a dépendu d'un système.

Il ajoute que ce n'est pas la peine de vérifier dans son dossier, un coup d'œil à sa garde-robe suffit. Ses habits prouvent tout.

En maternelle, tous les enfants portaient la même blouse sur laquelle était imprimé le nom de l'école entouré de deux feuilles vertes et d'une fleur rouge, qui renvoyait à l'image des écoliers fleurs de la nation.

Au primaire et au collège, il portait un uniforme sur lequel figuraient aussi des caractères, le nom de l'établissement. Cette tenue avait beau être laide, il fallait la porter tous les jours. Comme ça, où que tu ailles, les gens te reconnaissent. Le jour où il avait voulu voler à la bibliothèque *Roc rouge*, un roman sur la lutte entre communistes et nationalistes, c'est parce qu'il portait son uniforme que l'histoire était remontée jusqu'à son école. Une autre fois, alors qu'il passait près d'une usine de filature après les cours, il avait vu un incendie s'y déclarer et s'était précipité pour aider à l'éteindre. Là encore, si les gens du quartier avaient pu écrire une lettre de remerciement à son proviseur, c'était grâce à son uniforme. Quant à l'été où il était tombé dans un puits, si le passant qui

l'avait secouru et aidé à panser sa blessure à la tête avait pu le raccompagner jusqu'à son établissement, c'était toujours ce même uniforme qu'il fallait remercier.

En partant s'enrôler dans l'armée après ses études secondaires et en faisant sien le treillis militaire, Sun Zixiao entra réellement dans une organisation. Quand on lui criait dessus, c'était à coups de Xiao Sun, Petit Sun, ou de Camarade Xiao Sun.

A l'issue de sa démobilisation, Xiao Sun troqua son uniforme militaire contre celui d'agent de police, et le surnom de Da Sun, Grand Sun, remplaça bientôt celui de Xiao Sun. Pendant la dizaine d'années que dura sa carrière policière, sa nouvelle tenue inspira autant d'admiration que de crainte à ses collègues, amis et voisins.

En passant en retraite anticipée, Da Sun devint Lao Sun, Vieux Sun. Incapable de rester chez lui à se tourner les pouces, il revêtit l'habit du personnel de sécurité d'un hôtel et s'employa à tenir la porte aux clients et à leur indiquer où garer leur voiture. Cet uniforme lui permit de surmonter l'abattement dans lequel il était plongé et lui remonta le moral.

Mais Lao Sun se fit arrêter suite à un passage à tabac un peu trop violent. Il dit qu'en prison aussi il portait un uniforme, avec un numéro cousu dessus, mais qu'il était de nettement moins bonne qualité que son habit d'agent de police, et jamais repassé. Peu de temps après son incarcération, Lao Sun fut libéré sous caution pour recevoir des soins. Il dit qu'il continue à porter un uniforme, celui de patient, que c'est l'hôpital qui le lui a remis. Atteint d'un cancer du foie, il a été admis dans un centre de soins palliatifs.

Son vœu le plus cher serait de porter un uniforme dans l'autre monde. Il dit qu'il s'est trop habitué à faire partie d'un groupe, et que s'il ne porte pas le même habit que tout le monde, il va se sentir différent et que ça va le mettre mal à l'aise.

## *Intoxication*

Du point de vue de la médecine moderne, que Zhao Fugui ait pu vivre jusqu'à ce jour relève du miracle.

Comme tous les enfants de paysans issus de régions reculées, Zhao Fugui ne fut pas allaité, le lait de sa mère s'étant tari à sa naissance ; son seul apport en nutriments fut donc la bouillie que les adultes de son entourage, parents et voisins, prémâchaient et déversaient régulièrement dans la petite bouche qu'il tenait toujours béante à leur intention.

A tout juste un an, il tirait l'essentiel de sa subsistance des restes qu'il léchait et qui lui fournissaient ce dont il avait besoin pour sa croissance. Bols, couteaux, louches, auges des cochons, gamelles des chiens, tout y passait.

Dès deux ans, il fut capable de mâcher et d'avaler les mêmes aliments « dangereux » que les adultes.

Les céréales, fruits et légumes que produisaient les paysans étant destinés aux citadins, le peu qu'ils parvenaient à garder ne leur tenait jamais l'année. Tous les ans, il y avait entre deux et trois mois particulièrement difficiles pour tout le monde.

Même après la récolte, plutôt que de s'en mettre plein la panse, c'était des calculs à n'en plus finir. La



frugalité était la technique de survie ancestrale de Zhao Fugui et de ses semblables.

Légumes et fruits sauvages, feuilles, racines, écorce, champignons : leur alimentation était végétarienne, sauf quand la découverte d'un cadavre de chat, de chien ou de mulot venait améliorer cet ordinaire. Les grands événements s'accompagnaient en revanche de véritables festins. Pour les naissances et les mariages, un quelconque cadavre, cochon de lait ou autre, permettait de faire honneur à ses invités, tandis que quelques gouttes d'huile dans la soupe donnaient l'impression de nager dans l'opulence.

Ce qu'on ne trouvait pas, on le volait. On volait les cadavres des porcs, chiens ou veaux morts à la clinique vétérinaire. On volait les semences de cacahuète, de blé ou de millet arrosées de pesticides – même une fois enterrées, il se trouvait toujours quelqu'un pour aller les exhumer et les avaler aussi sec.

Incapables d'attendre la récolte d'automne, les enfants rendus abrutis par la faim préféraient risquer la torgnole en s'en allant aux champs manger ces graines en catimini. Ce fut le cas plus d'une fois pour le petit Zhao Fugui : à la tête d'une troupe de gamins de son âge, il partait au verger du village ramasser les pommes encore vertes qu'on venait d'arroser de pesticides extrêmement toxiques. Quelle importance ? Aucun gamin du village n'était jamais mort empoisonné. Dire qu'aujourd'hui, les gens des villes font tremper leurs fruits et légumes pendant trois jours, les lavent une bonne dizaine de fois et s'interrogent encore en tremblant sur les résidus qu'ils peuvent contenir. Foutaises ! Qui s'en préoccupait en ce temps-là à la campagne ?

Loin d'être le seul dans son cas, Zhao Fugui était plutôt dans la norme. Personne ne savait ce que voulait dire « intoxication alimentaire » alors que tous mangeaient des aliments pourris, gâtés, couverts de moisissures, infestés de mouches et d'asticots.

Depuis quelques années, Zhao Fugui vit en ville, où il est chiffonnier. Quand, en faisant les poubelles, il tombe sur des aliments avariés – petits pains, viandes, poissons ou sucreries –, il les fourre dans son grand sac. Pour les manger, bien sûr, mais aussi pour satisfaire la gourmandise de sa femme et de ses enfants, auprès de qui il retourne régulièrement – il arrive même à ses voisins de profiter de l'aubaine. Ses conditions de vie se sont tellement améliorées que Zhao Fugui s'est empâté, or il faut savoir que les gros sont une espèce rare dans les régions déshéritées.

Un médecin de la ville l'a trouvé un jour devant son immeuble, en train d'engloutir goulûment de succulentes denrées périmées dénichées dans la poubelle. Abasourdi, le médecin a traîné Zhao Fugui à l'hôpital pour le sauver, et s'est épouventé des résultats des examens : tout était on ne peut plus normal.

Poussé par un mélange de compassion et d'es-time, le médecin l'a alors invité dans un excellent restaurant. Jamais de sa vie Zhao Fugui n'avait vu de mets aussi luxueux ; il a mangé de tout sans se faire prier, et bu trois grands verres de jus de fruit fraîchement pressé.

Le soir même, il était pris de diarrhée, de vomissements et d'une forte fièvre ; il a eu la chance d'être découvert par un mendiant qui l'a sauvé grâce à un remède de son cru.

## *Une rumeur*

Au tout début, personne n'a voulu croire que Mlle Lu, la documentaliste, avait une aventure avec le responsable du département. Et puis, un jour, la femme du responsable a déboulé dans la salle de documentation, l'air belliqueux, et s'est mise à agonir d'injures Mlle Lu, déversant sur elle un torrent de grossièretés toutes plus ignobles les unes que les autres ; force a alors été de reconnaître le bien-fondé de la rumeur.

En sortant de la salle de documentation, Mlle Lu avait les yeux rouges et enflés ; elle a bien essayé de se défendre, mais en dépit de tous ses efforts, elle n'a pas réussi à se défaire de son comportement équivoque.

Au département, chacun y allait de son hypothèse sur les débuts de l'affaire. Ceux qui initialement n'avaient pas voulu prêter foi à la rumeur semblaient ébranlés dans leurs certitudes et taxaient le monde d'endroit étrange où les choses les plus improbables pouvaient avoir lieu.

Mlle Lu était vieille fille ; après avoir obtenu son diplôme de fin d'études, elle était restée travailler dans la salle de documentation du département qu'elle fréquentait étudiante. C'était quelqu'un d'un naturel réservé et taciturne, au physique commun, voire ingrat, aussi personne ne s'était-il

jamais intéressé à elle. Elle avait pour habitude de passer ses journées dans la salle de documentation à mettre en ordre les textes, cartes et catalogues de bibliothèque, et était rarement en contact avec les uns ou les autres ; de même, il n'arrivait guère aux professeurs du département, hommes comme femmes, d'éprouver l'envie de la saluer. Comment une aventure aussi romantique avait-elle pu la lier à leur responsable ? C'était tout bonnement incompréhensible.

Une autre raison justifiait l'incrédulité générale. Ayant fait son doctorat à l'étranger, le responsable du département était quelqu'un de brillant, d'élégant, qui faisait montre de goûts raffinés et s'était ainsi attiré de nombreuses admiratrices, professeurs et étudiantes confondues, au rang desquelles figuraient de très belles femmes. Apparemment, s'il refusait de prendre des doctorantes, c'était précisément pour s'éviter des ennuis de cet ordre. De toute façon, avec sa femme dans les parages, il n'aurait jamais osé passer à l'acte même s'il y avait songé. Et voilà qu'il avait fait sienne Mlle Lu.

Alors que la clé du mystère continuait à échapper au corps enseignant du département, du côté de quelques jeunes femmes professeurs ou doctorantes, la révolte couvait. Un coup classique, cette affaire, déclaraient-elles à l'unanimité. Devant la laideur de Mlle Lu, une partie de celles qui avaient jadis éperdument admiré le moindre des gestes du responsable du département s'employait désormais à lui vouer une haine farouche ou à l'ignorer avec superbe, et n'avait pas assez d'occasions de tourner en ridicule les goûts des doctorants formés aux Etats-Unis. Dans leur grande majorité, cependant, elles exécraient

Mlle Lu et l'enviaient jalousement, ne cédant en leur cœur ni au pardon ni à la compassion.

Baissant la tête, Mlle Lu évite du mieux qu'elle peut les regards chargés d'émotions complexes qu'on lui jette, va se passer de l'eau sur le visage dans les toilettes, puis, silencieusement, rejoint son bureau dans la salle de documentation et s'attelle à son travail sans faire de bruit, comme à son habitude. Les grands éclats de rire qu'elle entend de temps à autre dans la salle voisine ou dans le couloir ne perturbent en rien son activité.

En fin de journée, elle rentre dans son appartement de fonction pour célibataire. Dans le miroir, son visage se fend d'un sourire étrange. Elle remercie le ciel de lui avoir accordé cette occasion rêvée. Il y a peu, le responsable du département a dû finir en toute hâte un papier pour un séminaire universitaire et lui a demandé de l'aider dans ses recherches documentaires ; sans cela, elle aurait pu ne jamais l'approcher. C'est ce précieux hasard qui l'a poussée à faire circuler une rumeur sur leur compte et à taper une lettre enflammée relatant leur histoire avant de l'envoyer aux personnes concernées, dont la jalouse femme du responsable.

Mlle Lu sourit une fois de plus devant son miroir. Elle souhaite de tout cœur que cette rumeur dure encore pour, en tant qu'héroïne de ce scandale, pouvoir rester longtemps la cible de tous les regards.

## *Bouche d'or*

En mission à Pékin, je profitai d'un soir où je n'avais rien de prévu pour aller rendre visite à mon vieil ami Jiao Datou dans son université.

Datou, littéralement « Grosse Tête », est un surnom qu'il doit au diamètre peu banal de son crâne.

Du temps où nous étions étudiants, nous dormions l'un au-dessus de l'autre dans le même dortoir, Datou était alors le plus beau parleur de notre classe : son éloquence était telle qu'il lui suffisait d'une phrase lancée au vol pour accaparer la totalité de la conversation et parler trois à quatre heures sans s'arrêter même pour boire, une vraie « Bouche d'or ».

Après avoir obtenu son diplôme, il avait intégré l'équipe enseignante de notre université. Ses cours avaient rencontré un tel succès qu'il était devenu célèbre et s'était vu offrir de participer à des conférences partout en Chine. On l'avait rapidement titularisé, et il était devenu un professeur de renom. Quand nous nous retrouvions entre anciens de la même promotion, il surgissait invariablement à un moment ou un autre de la conversation. Nous étions tous d'accord pour dire que dans son cas, la fibre était déjà là, et qu'il était fait pour être professeur.

Datou s'était marié avec une des filles de notre promo. Si on avait dû lui trouver un surnom en rapport avec la circonférence de son crâne, Xiaotou, « Petite Tête », aurait été le plus approprié. Pourtant, personne ne l'avait jamais appelée ainsi.

Nous ne nous étions pas vus depuis l'année de notre diplôme, vingt ans plus tôt, mais tout ce temps-là, j'avais guetté l'occasion de l'entendre user de sa rare éloquence. Je me souvenais encore du plaisir que j'avais à l'écouter étudiant.

Je frappai à sa porte, et il vint m'ouvrir. « Entre », me dit-il en m'invitant à passer dans le salon. Je constatai qu'il avait pris de l'âge et que son crâne brillait d'une nouvelle calvitie ; la chevelure fournie qu'il arborait du temps de sa jeunesse s'était évanouie dans la nature.

« Et ta femme ? » Je voulais voir sa moitié.

« Pas là, répondit-il.

— Qu'est-ce que tu deviens ? Tu t'en es pas trop mal tiré, non ?

— Ça va, dit-il d'un ton et d'un air pénétrés.

— J'ai entendu dire que tes cours t'ont rendu célèbre et que grâce à ça tu voyages dans tout le pays. Ça ne t'a pas tourné la tête ? le taquinai-je.

— Pas tant que ça, lâcha Datou, qui n'avait pourtant jamais péché par excès de modestie.

— Apparemment, tes cours te rapportent beaucoup, et tu demandes une fortune pour chacune de tes apparitions. Tu ne te sens pas comme une star de la chanson ? repris-je en espérant qu'il enchaîne.

— Des bêtises, fit-il en se renfermant sur lui-même une nouvelle fois.

— Tu es encore en contact avec beaucoup d'entre nous ? » lançai-je en essayant de changer de sujet.

Un seul mot jaillit de sa bouche : « Non ».

Je bus une gorgée de l'eau chaude qu'il m'avait servie, jetai un coup d'œil à la ronde et me lançai dans le commentaire minutieux de chacun des objets d'ameublement ou de décoration présents dans le salon. Datou resta souriant tout du long, n'émettant que quelques monosyllabes pour marquer son approbation.

« Comment vas-tu ? » finit-il par prononcer après un long silence ; c'était sa première phrase complète.

Je n'eus pas d'autre choix que de lui servir par le menu ma vie depuis la fin de l'université, mon travail, mes études, tout ça dans les moindres détails, mais mon récit, qu'il écouta d'une oreille distraite en hochant la tête, ne parut pas l'intéresser outre mesure.

Politique intérieure et extérieure, économie, culture, question militaire ou encore diplomatie, je me prononçai sur tout un tas de sujets auxquels certains de mes contemporains particulièrement ennuyeux s'intéressent, dans l'objectif d'exciter sa verve. Il faut savoir que c'était là la chasse gardée de Datou : du temps où nous étions étudiants, personne ne réussissait à en placer une quand la conversation roulait sur ces questions.

Datou m'écouta avec sérieux, mais sans manifester la moindre intention de discuter, se contentant d'opiner du chef pour faire part de son approbation.

Mon moral en prit un coup, et je me mis à regretter d'avoir fait autant de chemin pour venir le voir.

« Pourquoi tu ne dis plus rien ? Pourquoi tu me laisses blablater tout seul alors que je n'ai qu'une envie, c'est d'apprendre du célèbre professeur que tu es devenu ? finis-je par lui demander, gêné.



— J'ai mal à la gorge, me dit-il en la montrant du doigt.

— Ah bon ? Tu as consulté ? Que dit le médecin ? m'inquiétai-je pour lui.

— Rien de grave », répondit-il calmement.

J'entrepris alors de lui recommander tout un tas de méthodes de remise en forme et de lui citer différents types de traitements.

« Pas la peine », fit-il en balayant le tout d'un geste de la main.

Me retrouvant à sec, je pris congé quelques instants plus tard.

Sur le chemin du retour, je me fis la réflexion qu'il était atteint d'un mal étrange, et j'en vins même à me demander s'il ne s'agissait pas d'une maladie incurable. Le « Bouche d'or » que j'avais connu était extrêmement loquace et ne gardait le silence qu'en cas de secret gênant ; pour tout le reste, la police aurait-elle voulu le faire taire qu'elle n'y serait pas parvenue.

De retour à mon hôtel, je ressassai à loisir la maladie de Datou et ne fermai pas l'œil de la nuit. Le lendemain, j'appelai sa femme sur son portable, commençai par quelques phrases de consolation, puis lui fis part de mon inquiétude.

Elle commença par éclater de rire, puis m'expliqua avec humeur que le seul responsable de la maladie de Datou était l'argent ; il n'était rien d'autre qu'un radin de première.

D'après elle, en gagnant beaucoup d'argent grâce à ses cours, Datou avait petit à petit pris conscience de la valeur marchande de chacun de ses mots. Il était devenu trop paresseux pour parler s'il n'était pas payé pour le faire, et échangeait donc très peu avec sa femme.

Je la sentis s'échauffer à l'autre bout du fil à mesure qu'elle me racontait les exemples les plus frappants de la cupidité de Datou. Une fois, il avait tendu la main vers elle dans l'attente d'une rétribution après une conversation qu'elle avait tant bien que mal réussi à avoir avec lui. Sous le coup de la colère, elle lui avait collé une gifle, ce qui lui avait fait reprendre ses esprits et réaliser qu'il n'était pas en train de donner une conférence. L'hiver dernier, quand un incendie s'était déclaré dans leur cuisine, il s'était enfui en courant sans donner l'alarme. Sans l'intervention des voisins qui avaient crié au feu dès qu'ils s'en étaient aperçus, elle aurait brûlé vive dans son lit.

« Datou est un moins que rien, je ne vis plus avec lui. » Dans le combiné, la voix de Petite Tête semblait comme libérée d'un grand poids.

Je restai bêtement avec mon téléphone à la main, en acquiesçant à tout ce qu'elle me racontait sans savoir quoi dire.

## *Respect*

J'admire éperdument M. Zhuang, notre dirigeant. Cela fait des années que je cherche une occasion de l'aborder afin de lui exprimer l'estime profonde que j'ai pour lui. En vain, à croire que j'ai plus de chance de toucher le gros lot au loto sportif que de le rencontrer. C'est un fonctionnaire de catégorie supérieure, ce qui veut dire que si je le connais, la réciproque n'est pas forcément vraie. Je ne suis après tout qu'un petit cadre, ce qui, lors des meetings, ne me donne droit qu'à une place au dernier rang, à plus de cent mètres de l'estrade. De là, en me tordant le cou, j'arrive tout juste à distinguer les contours de sa silhouette et à admirer son élégance mystérieuse. Aux dires de collègues ayant la chance de s'asseoir au premier rang parce que plus haut placés dans la hiérarchie, M. Zhuang est un très bon orateur. A l'instar du vaporisateur de jardin, qui, comme dans le poème, « mouille toutes choses, très finement et sans bruit », à chaque fois qu'il se laisse emporter par sa passion, M. Zhuang postillonne abondamment. Quelqu'un m'a même confié qu'en l'observant de près, on pouvait constater qu'à la commissure de ses lèvres « la neige par vagues s'accumulait » – mais je soupçonne ici la flatterie d'un subordonné, il ne peut guère y en avoir tant que ça.

Ce que je vénère le plus en M. Zhuang est son éloquence. A chaque fois que je prends la parole en public, moi, petit cadre d'un naturel plutôt taciturne, je dois préparer mon discours à l'avance, de peur de me trouver incapable de sortir un mot et d'expédier la chose à la hâte. Même quand mon brouillon est prêt, j'arrive tout au plus à énoncer quelques idées importantes, mais suis incapable de donner lecture de mon discours en entier. J'ai un vrai complexe d'infériorité, j'ai peur que les gens s'ennuient à m'entendre parler trop longtemps. Grâce au modèle rayonnant incarné par M. Zhuang, j'ai enfin pu me débarrasser de ce complexe dont je souffre depuis trop longtemps. Son secrétaire m'a un jour donné le secret de son assurance : plutôt que de te dire que tout un parterre de spectateurs t'écoute, imagine-toi que les têtes noires que tu as sous les yeux sont des rangées de choux et de navets. Si tu n'y arrives pas, tu peux au moins te convaincre que tous ceux qui t'écoutent sont des imbéciles finis. C'est comme ça que tu arriveras à libérer ta parole : il faut simplement que tu sois persuadé du fait que, quoi que tu dises, c'est ce que ton auditoire aime et ce qu'il a besoin d'entendre.

J'ignore si les choses se passent réellement ainsi dans l'esprit de M. Zhuang, mais il y a au moins une chose que j'ai réussi à saisir en assistant à ses interventions.

Il suffit qu'il mette le pied sur l'estrade pour que son enthousiasme éclate au grand jour et que ses yeux se mettent à pétiller. Il commence toujours par : « Je suis très heureux de participer à ce meeting », avant d'enchaîner, l'air contrit, sur un chapelet d'excuses, la réunion précédente venant de prendre fin, j'arrive avec un peu de retard, désolé de vous avoir fait

attendre. Il annonce ensuite qu'en raison d'une autre réunion prévue pour telle ou telle heure, il ne pourra dire que deux ou trois mots et que donc il nous prie de bien vouloir lui pardonner. Une fois passé le concert d'applaudissements, il s'attaque à ces « deux ou trois mots », qui se révèlent au final bien plus nombreux puisqu'il lui faut plusieurs heures pour les prononcer. Les cadres qui le connaissent bien disent souvent dans son dos : « Rien de la terre ni du ciel ne nous fait peur, mais les discours de Zhuang ça c'est vraiment l'horreur ! » Comme ils savent ce qui les attend, ils cachent dans leurs sacs de quoi grignoter (biscuits, pain, chocolat) pour pouvoir calmer leur faim au cas où, sous le coup de l'excitation, M. Zhuang oublierait l'heure ; ils s'évitent ainsi tout un tas d'embêtements, vertiges, nausées, crises d'hypoglycémie, malaises et autres.

Ceux qui assistent pour la première fois à un discours de M. Zhuang ont souvent l'air nerveux. Ils n'en finissent pas de froncer les sourcils, de secouer la tête, de regarder leur montre. Je me souviens qu'un jour où l'un de mes voisins, un petit cadre qui en avait vu d'autres, n'arrêtait pas de vérifier l'heure, un collègue assis un rang devant nous lui a dit que, dans le cas de M. Zhuang, il serait plus pertinent de consulter le calendrier. Il m'avait ôté les mots de la bouche ! M. Zhuang est capable de rendre compliquées les choses les plus simples, ce qui en soi est un vrai talent. Quel que soit le temps qui lui est imparti, ce n'est jamais assez pour lui. Il est capable de monter en épingle un fait pas plus grand qu'une graine de sésame et d'en tirer des préceptes inaccessibles. En plus, comme il ne veut surtout pas que ses discours soient délayés, il ne s'interrompt jamais pour boire.

Nous serions tous grandement soulagés si M. Zhuang acceptait de s'en tenir à son brouillon. Un brouillon, même s'il est long, a le mérite de présenter une fin, on peut donc avoir l'espoir que le discours s'achève. M. Zhuang, lui, parle, parle, sans discontinuer, il parle de tout, indéfiniment. Bien sûr, il lui est arrivé de faire face à de petits imprévus. A l'occasion d'un des derniers meetings, j'ai ainsi pu assister en personne à une scène entre M. Zhuang et son secrétaire, qu'il a réprimandé devant tout le monde sitôt descendu de l'estrade : « Qu'est-ce qui t'as pris de me donner un brouillon aussi long ? Je t'avais dit que je ne devais pas parler plus d'une heure et ça fait trois heures que j'y suis ! » Le visage cramoisi et l'expression consternée de l'assistant me firent de la peine. Il essaya malgré tout de s'expliquer : « Je suis désolé, monsieur Zhuang, j'ai oublié de retirer les deux photocopies que j'avais faites pour l'archivage. » Je n'ai aucune peine à croire que la plupart des dirigeants puissent lire trois fois de suite le même discours sans s'en rendre compte. Mais que sur plus de mille spectateurs, dont moi, qui suis quelqu'un de particulièrement attentif et concentré, pas un seul ne se pose de question, je me dis qu'il y a quelque chose qui cloche. Je sais bien que certains de mes collègues ont du sommeil en retard ; leur charge de travail les empêchant de dormir tout leur soûl, ils mettent à profit les discours de nos volubiles dirigeants pour faire la sieste, discrètement. Mais au début du meeting, je me souviens d'avoir vu bon nombre de spectateurs avec les yeux grands ouverts et l'air éveillé ; comment ceux-là ont-ils pu ne pas s'apercevoir de la triple répétition ? Il n'y a qu'une chose à en déduire : ce brouillon était rédigé d'une main de

maître. Il a été lu trois fois de suite mais aurait tout aussi bien pu être relu trente fois que tous auraient continué à écouter avec le même plaisir, sans jamais se lasser.

Voici la vraie raison pour laquelle un petit cadre comme moi admire autant ses dirigeants.